

DU MÊME AUTEUR

VERTIGES, roman

*Éditions La Fontaine de Siloé, 2003*

Plume de l'espoir de la Société des auteurs savoyards 2004

Prix du roman du Festival du livre de montagne  
du parc du Queyras 2004

NOIRCEUR DES CIMES, roman

*Éditions Altal, 2007*

À CŒUR OUVERT, roman

*Éditions NumerikLivres, 2013*

LES HÉROS SONT TOUS MORTS, roman

*Éditions NumerikLivres, 2014*

JUSQU'AU BOUT, roman

*Éditions NumerikLivres, 2014*

Extrait de « Là-haut » de Thierry Ledru © éditions AO André Odemard 2015

THIERRY LEDRU

# LÀ-HAUT

ROMAN

ÉDITIONS AO  
ANDRÉ ODEMARD

La version numérique de ce livre  
est disponible  
aux éditions du 38  
**www.editionsdu38.com**  
ISBN 979-10-94725-43-6

Blog de Thierry Ledru : [la-haut.e-monsite.com](http://la-haut.e-monsite.com)

Photo de couverture de l'auteur

© 2015 Éditions AO-André Odemard

[www.ao-editions.com](http://www.ao-editions.com)

ISBN 978-2-913897-45-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de « Là-haut » de Thierry Ledru © éditions AO André Odemard 2015

*« Le niveau le plus profond de la communication  
n'est pas la communication, mais la communion.  
La communion se passe de mots, elle est indicible,  
au-delà de la parole et des concepts.*

*Non que nous découvriions une nouvelle unité.  
Nous découvrons une unité antérieure, très ancienne.  
Nous ne faisons déjà qu'un. Mais nous imaginons  
qu'il en est autrement. Ce qu'il nous faut recouvrer,  
c'est notre unité originelle. Il nous faut devenir  
ce que nous sommes déjà. »*

THOMAS MERTON

*« Il faut du chaos en soi pour mettre au monde  
des étoiles dansantes. »*

NIETZSCHE

## Chapitre Premier

*25 juillet 1995. RER Paris-Nord–Saint-Rémy-lès-Chevreuse*

Ils sont face à face. Jean la regarde. Ses boucles blondes, ce petit sourire énigmatique. Elle a mis sa robe à fleurs, elle lui a dit que ça apporterait une note naturelle et colorée au cœur de la ville. Toutes les banquettes du compartiment sont occupées. En pleine heure de pointe, le stress règle l'ambiance. Près de Blandine s'est assis un vieux monsieur, très digne, costume gris et serviette en cuir élimé posée sur les genoux serrés. Son visage fripé sourit de toutes ses rides. Il lui parle. Jean les regarde sans rien dire. Depuis longtemps, il sait que la beauté étrange de sa compagne favorise les rencontres furtives, les rapprochements humains. Blandine diffuse un parfum d'amour qui envoûte ses proches, intimes ou inconnus. L'humanité dans ce qu'elle a de plus doux brille au fond de ses yeux. À ses côtés, on ne peut qu'aimer les êtres humains. Jean a toujours été fasciné par ce pouvoir énigmatique, presque inquiétant. Cette innocence offerte, ce don de soi, cette proximité immédiate, sans retenue, une connivence incompréhensible, un bien-être inexplicable. Le vieux monsieur a certainement oublié la raison de sa présence dans cette rame bruyante. L'essentiel pour lui, à cet instant, reste ce

plongeon délicieux dans les yeux verts de Blandine, ce bain apaisant dans les fragrances de ce corps juvénile, l'ineffable bonheur d'éveiller sur ce visage idyllique un sourire charmeur. Blandine s'offre ainsi à toutes occasions. Jean le sait. Elle est ainsi. Et le vieux monsieur n'aurait jamais pu s'asseoir à ses côtés sans entrer aussitôt en communion avec sa joie de vivre. Son incomparable joie de vivre.

Station Saint-Michel. L'effroyable explosion le projette en avant. Il heurte violemment le visage de Blandine et enregistre dans l'interminable seconde le cri aigu de sa terreur, le tonnerre assourdissant, les hurlements, son épaule déchirée par un impact brûlant, son mollet arraché par des lames de feu, le souffle sans fin et la blancheur extrême, aveuglante, l'horrible certitude que la mort est là, avec toute sa rage, sa haine profonde de la vie, qu'il ne peut plus rien. Les forces lui manquent, le monde s'écroule, le mal dans son corps est atroce.

Le crissement des roues bloquées sur les rails impose à ce chaos ses notes suraiguës. Jean est tombé sur le sol. Blandine est allongée devant lui, sur le côté, son visage maculé de sang. Elle a la bouche ouverte. Au coin de ses lèvres coulent des filaments rougeâtres. Sa chemisette bleu pâle est dévorée par une lèpre carmin qui s'étend à une vitesse épouvantable. Les yeux sont vides. Il ne lui connaît pas ce regard. Il voudrait s'approcher, lui parler, caresser son visage immobile, la ranimer, mais il a l'impression que son esprit a tranché tous les liens qui l'unissaient à son corps. La mémoire est inerte et la volonté muette, étouffées toutes deux par une vague interminable de douleurs, sans aucun reflux, une montée sans fin de cris intérieurs. Ce flot dévastateur, avec la violence d'un meurtrier, s'est emparé de son esprit qui ne sait plus commander le moindre geste.

D'épaisses fumées âcres envahissent la rame. Les cris fusent de toutes parts. Il entrevoit des mouvements de

corps, certains rampent, en suppliant qu'on les aide, d'autres se tordent en hurlant. Il entend le crépitement des flammes. Une sirène s'est enclenchée. Autour de lui, c'est un univers qui s'effondre.

Blandine a un sursaut. Tout son corps se raidit. Elle est parcourue par une onde électrique. Les jambes et les bras tressautent affreusement. La bouche éjecte quelques crachats de sang avec un bruit rauque. Elle s'accroche, il le sent, le fil est tendu à se rompre, elle semble vouloir aspirer la vie comme on prend une bouffée d'air. Mais il devine la mort qui gagne la place. La dernière énergie s'est réfugiée dans le visage tétanisé. Les yeux exorbités, cette peur effroyable. C'est un combat sans pitié. Il voudrait lui parler, la supplier de tenir, mais le feu en lui brûle toutes les paroles, consume les efforts et l'emporte dans un puits de lumières inconnues, un gouffre sans fin, tourbillonnant jusqu'à la nausée. Les douleurs intolérables enserrant son cerveau, des tisons fourragent dans les chairs nues de sa jambe qu'il serre entre ses mains. Sa raison vacille, sa vue se brouille, il sent son cœur qui s'emballer, il va le vomir. C'est intenable, au-delà de l'humain.

Soudain, les parois du wagon disparaissent, les cris s'estompent, la fumée se disperse, des murs blancs s'approchent et réduisent peu à peu son champ de vision. C'est une bulle insensible qui se forme autour de lui et de Blandine, un placenta lumineux qui les unit.

Ils sont là, tous les deux, ailleurs, loin de la fureur. Une indescriptible sensation de légèreté s'insinue en lui et l'anesthésie. Il ne sent plus rien. Le monde s'évanouit et avec lui la terreur. Ce qu'il ressent ne lui appartient pas. Il n'en a aucun souvenir, aucune connaissance. C'est au-delà du monde habituel, au-delà de la conscience quotidienne. Il n'a plus de corps et n'a pourtant jamais saisi autant de choses. Il voudrait comprendre et, sitôt affirmée, cette volonté révèle toute son

ignorance. Ce n'est pas accessible. Il doit se laisser porter.

Un flot de sang jaillit de la bouche de Blandine, comme un dernier renvoi de vie, l'abandon de tout devant tant de haine, puis son corps se détend doucement, s'affaisse comme une feuille qui tombe. Les prunelles s'éteignent. Les joues se relâchent et laissent s'évaporer le dernier souffle retenu. Il voudrait hurler, mais sa voix l'a quitté. Submergé par l'horreur, il a l'impression que tout ce qui constitue l'humain en lui a disparu. Il ne lui reste qu'une conscience inconnue, jamais rencontrée... À l'intérieur de son corps cimenté par un amalgame de douleurs, les cris d'horreur s'incrument dans ses veines.

La bulle autour d'eux se referme encore et les étirent. C'est une blancheur amniotique, sans paroi ni rumeur, sans mouvement environnant ni odeur.

Il n'a pas fermé les yeux. Il en est certain. Il ne voulait pas quitter Blandine. Ils se sont d'eux-mêmes retournés vers l'intérieur. Il n'a pas pu s'y opposer. La lumière qui l'entourait l'a envahi, il n'a rien pu faire, il ne contrôle rien, il n'a plus de corps, tout a disparu. Il ne sait pas ce qu'il est, ce qui reste de lui, ni où il est, ni où il va. La vitesse augmente. Rien de visible ne lui permet de l'affirmer, mais il le sait. C'est un couloir qui le conduit vers une blancheur toujours plus éclatante. Plus aucune peur. Il essaie encore de comprendre... La lumière l'a entouré, puis elle l'a envahi, il est devenu lui-même la lumière, mais elle continuait de l'environner. Tout l'espace n'était que clarté et il était lui-même cette clarté. Il n'était ni dedans ni dehors. Le rayonnement n'était ni en lui ni autour de lui. Ils étaient l'un et l'autre identiques, partout et nulle part, dans un moment sans fin, ni début. Juste une plongée vers la concentration de la lumière.

Il veut retrouver Blandine, mais il sent que c'est impossible, comme un chemin perdu, pour toujours effacé. Une pointe de douleur le transperce. Il ne sait où, ni

quoi. Mais il sent cette lance... Dans son âme. C'est la seule explication qui lui reste.

Faire demi-tour. Retrouver son amour. Il ne veut plus de cette lumière. Mais le courant l'emporte. Les parois défilent sans aucun mouvement. Il plonge. Et soudain, Blandine est là. Elle est apparue, mystérieusement, à ses côtés. Elle rayonne de toute sa joie, de toute sa douceur. Elle lui sourit. Il essaie de se concentrer sur cette image et s'aperçoit qu'il n'y en a pas. Il n'y a rien. Pas de corps, pas de visage. Mais il sait pourtant qu'elle est là et qu'elle lui sourit. Il ne comprend pas.

Elle l'a légèrement dépassé dans leurs descentes vers les abîmes. Elle tourne délicatement les yeux et semble l'inviter à le suivre. Un petit geste infime, plein de douceur. Ce sourire enfantin qui l'envoûtait et le laissait sans force. Mais la pointe de douleur ne le quitte plus. Elle s'amplifie par instants puis semble s'éteindre. Il ne sait pas s'il s'agit d'une douleur dont il doit se débarrasser ou d'une alerte qu'il doit écouter.

Il a du mal à la suivre. Blandine semble accélérer encore. Le puits s'est ouvert, les parois ont disparu. Un univers de lumière les accueille. Aucune couleur, juste au-delà des choses connues. Ça n'a pas de fin, ni même de commencement, pas de temps, ni même d'éternité. Rien d'humain. C'est au-delà des mots. Il sait qu'il ne pourrait jamais rien en dire.

Il veut rattraper Blandine, mais la pointe de douleur l'en empêche. La terreur en lui. Il se sent tiré vers l'arrière, en tout cas dans le sens contraire du courant. Blandine s'éloigne. Elle le regarde encore une fois. Elle ne sourit plus. Son âme est dévorée par une lèpre de feu.

Elle se consume dans la lumière, ses traits fondent, s'estompent dans un écrin flamboyant. Aucune peur, pourtant, n'émane de cet esprit en sursis. Il sent alors dans son âme les douleurs qui s'amplifient et dans son dos le cordon de sa vie étiré à se rompre. Retenir Blan-

dine. Ils ne doivent plus avancer, mais elle ne semble pas s'en apercevoir. Son âme suinte comme une cire fluide et elle se laisse aspirer par le flot de lumière.

Devant eux s'étend une immensité d'âmes liquéfiées. Il le sait, il le comprend sans jamais distinguer autre chose qu'un univers aveuglant. Mais elles sont là. Innombrables, toutes mêlées dans un cloaque éblouissant, fusionnées dans une phosphorescence gélatineuse. Ces âmes tendues vers eux les appellent et Blandine, attirée par ce bain ardent d'où semble monter une plainte tenace, accélère encore. Elle ne le regarde plus. Hypnotisée et consentante, elle avance, l'âme apaisée, offerte et soumise à ce chant d'amour qui l'invite. Il entend des mélodies répétitives, des murmures suppliants d'où montent des misères enjolivées. Ces prières envoûtantes habitent chaque particule de cet univers. Les douleurs de son âme s'amplifient. Il sent le piège.

Il ne veut plus avancer et souffre effroyablement de la distance qui le sépare déjà de Blandine. Elle semble l'avoir oublié. Il refuse de le croire et se jette en avant dans un sursaut d'amour. Il devine que cette mer d'âmes mielleuses n'est qu'un leurre, que ces mélodies susurrées ne contiennent aucun bonheur, que la mort s'y cache, qu'elle use de ce subterfuge pour attirer dans ce néant éblouissant les âmes égarées et fragiles. C'est un ersatz de paradis qui se veut accueillant, mais la mort, et elle seule, en est la maîtresse perverse, l'ignoble architecte... Des réponses surgissent et les souffrances l'étreignent.

Il plonge en hurlant dans le sillage de Blandine, en hurlant son amour vivant, son amour joyeux, et son amour de la Terre.

La Terre. À ce nom tout s'éclaire. Rien, ici, n'est à la Terre. Ce n'est qu'un océan de consciences mortes attachées à saisir toutes celles qui, perdues, se sont lancées sur la route. Une route de lumière aveuglante. Mais lui

n'appartient pas aux hommes. Il n'a jamais eu besoin de leur amour. Il veut rattraper Blandine et le lui dire. Et la ramener.

Son âme étirée se déchire. Il ne doit plus s'éloigner ainsi de la Terre. Elle est là-bas, derrière lui. Ici, il n'y a que des êtres morts qui chantent l'amour. Il est écoeuré par ce piège ignoble. Blandine s'est dispersée. Liquéfiée.

Il a suffi qu'elle entre en contact avec cette marée humaine pour se fondre en elle. Il veut plonger dans cette boue de lumière et reconstituer son amour disparu, mais il est arrêté à l'orée de l'océan murmurant. Il ne peut plus avancer. Un mur invisible le repousse. Il entend des sons rauques qui vomissent des haines communes. La marée d'âmes le refuse. Elle lui interdit le passage. Il tente de rester sur place, mais les forces de vie qui le tirent l'entraînent à contre-courant. Il tend son énergie vers Blandine, là où la masse visqueuse l'a saisie, mais plus rien d'elle n'apparaît. Elle n'est qu'une parcelle de cet océan immonde, elle le constitue et s'y perd. Il sait que c'est fini. Alors la douleur effroyable, avec une force inimaginable, le propulse à des vitesses jamais envisagées vers son corps meurtri dans la rame déchiquetée.

Un cri interminable et désespéré. Le pompier à ses côtés est saisi de terreur. Il n'a jamais rien entendu d'aussi inhumain. Il essaie de le calmer, mais l'homme semble habité par un épouvantable cauchemar. Quelques secondes auparavant, il était totalement inerte, profondément évanoui. Ses blessures ne laissaient aucun doute sur la gravité de son état et voilà qu'il se redresse comme un forcené et hurle avec une invraisemblable violence.

Un deuxième pompier. Il s'affaire avec son collègue autour du jeune homme qui pleure, gémit et murmure un mot qu'ils ne parviennent pas à comprendre. Pour la

jeune fille à côté, il n'y a plus rien à faire. Le capitaine du groupe le leur a dit. Deux éclats métalliques sont plantés dans la cage thoracique. C'est fini.

Les autres victimes sont évacuées. Les blessés sont innombrables. Certains sont soignés sur place. Dix minutes après l'explosion, les secours étaient là. Ils ont déjà trouvé sept morts. La rame est éventrée. C'était une bombe. Ils le savent. Ça ne peut pas être autre chose. Ce n'est pas un simple accident. Les blessures sont épouvantables. Le jeune homme qui hurle a la jambe gauche déchiquetée. Sous le genou, rien n'est identifiable. C'est un mélange de chairs brûlées et d'os brisés, de muscles éventrés sur lesquels suintent des giclées de sang écarlate. Ils savent ce qu'ils doivent faire. Ils essaient de raisonner et d'appliquer les consignes. Mais c'est effroyable. Les cris et cette odeur écœurante de peaux fondues, les morceaux de corps... Devant eux, contre la paroi éventrée, un bout de bras fume encore. La bombe devait être sous une banquette. Les deux pompiers se concentrent sur les gestes qui sauvent et s'interdisent toute autre pensée. Un vieux monsieur, étendu sur le plancher, vient de rendre l'âme. Deux collègues le couvrent.

Le jeune homme continue de sangloter. Il ne crie plus, mais répète inlassablement le même mot. Un des deux pompiers s'approche et tend l'oreille.

« Blandine, je crois qu'il dit Blandine », annonce-t-il à son collègue.

Ils tournent les yeux vers la jeune fille déjà cachée par une couverture. Et se taisent. Ils placent leur blessé sur une civière, l'emportent et sortent de ce tombeau d'acier. Sur le quai, des dizaines de pompiers, de médecins s'affairent, les forces de l'ordre ont quadrillé tout le secteur. Les ventilateurs fonctionnent à plein régime. Il faut évacuer la fumée de l'explosion et avec elle la puanteur de la mort.

Remonter le jeune homme. Les escaliers. Retrouver la lumière. Des barrières canalisent les curieux. Des policiers crient des ordres. C'est un va-et-vient permanent de camions de secours, de voitures de police et d'ambulances. Les sirènes hurlent sans cesse et s'éloignent en trombe. C'est comme une rue en guerre, juste après les combats.

Il a fermé les yeux. Il voudrait tant échapper à ce carcan de douleurs. Il a perdu Blandine. Tout le mal qu'il ressent tient dans ces quelques mots. Le reste n'est qu'un corps qui hurle pour des plaies béantes, des peaux grillées, des membres brisés. Mais ce n'est jamais aussi épouvantable qu'une âme qui souffre. Il le sait, il le redécouvre, là, à l'instant, à chaque seconde qui s'écoule. Il a perdu Blandine. Elle s'est noyée dans une boue de prières analgésiques. Il n'a pas su la ramener. Elle est morte. Et lui, il est là.

Longue absence...

## Chapitre 2

Il a lentement ouvert les yeux sur une chambre blanche, silencieuse. Ses paupières retombent sans cesse. Tout est flou. Impossible de bouger. Il tourne lentement la tête et regarde de chaque côté du lit. Il est seul. Il a la bouche sèche, la nausée dans son crâne. Il ne sent pas réellement son corps, comme une étrange torpeur, une anesthésie éveillée. Il a l'impression qu'en profondeur tout dort, que son esprit seul a repris le contact avec l'extérieur. Il se souvient très vaguement d'une question lourdement répétée par un visage auréolé d'un tissu blanc.

« Vous m'entendez, monsieur ? Vous m'entendez, monsieur ? Répondez-moi si vous m'entendez... »

Il en avait eu assez de cette voix nasillarde, de ces yeux énormes et sombres qui le regardaient fixement et de ces bruits divers qu'il ne parvenait pas à identifier. Il avait lâché un faible « oui, je vous entends », qu'il avait essayé d'accompagner par un « et c'est très désagréable », mais il n'en avait pas eu la force. Ses yeux s'étaient refermés, épuisés par l'effort.

Ici, les bruits n'existent plus, un bourdonnement insolite emplit le silence, une rumeur intérieure, comme l'écho infini d'une explosion lointaine... Il passe la langue sur ses lèvres. Elles sont sèches et gercées. Il



voudrait boire, mais n'a pas la moindre force. Sur le mur face à lui, posée sur un support, une télévision le regarde. L'écran noir est inerte. Il essaie de bouger les jambes, mais il ne les sent pas clairement. Surtout la gauche. Quand il ferme les yeux, un couloir blanc s'impose, une lumière éblouissante d'où émane une impression de vitesse qui renforce sa nausée. Il a énormément de mal à garder les yeux ouverts. C'est pénible. Et angoissant. Il ne veut pas succomber à la pesanteur qui l'appelle. Il sait qu'il a quelque chose à faire, quelque chose d'important, une question à poser, mais ça ne lui revient pas... Un univers de plomb écrase ses pensées. L'esquisse d'une idée lui demande une énergie considérable. Mais il s'accroche...

Il manque quelque chose. Il en est certain. Ça va lui revenir, il le veut.

Ses lèvres maintenant sont plus humides, c'est agréable. Il y passe encore la langue et se félicite de ce pouvoir immense. Il aimerait bien remuer les doigts. Il ne les sent pas et ça l'inquiète. Il se concentre sur l'image de ses mains et tente de leur insuffler la mémoire des gestes. Il aimerait tellement bouger, ranimer ce corps disparu, réveiller ces membres éteints. Rétablir les liens.

Il a fermé les yeux. La masse était trop pesante, trop tenace dans ses désirs de conquête. Il n'y pouvait plus rien. Il s'en veut quelques secondes puis s'abandonne. Les murs blancs apparaissent aussitôt. Une bulle qu'il connaît. Une angoisse sourde. Il se sent partir. Il voudrait s'accrocher, mais tout est lisse dans ce couloir lumineux. Il glisse, il plonge, prend de la vitesse. L'angoisse remplace la peur, puis la terreur s'impose. Il veut s'agripper, remonter vers la surface. Il sait que là-bas le piège est ignoble. Il y a déjà perdu l'essentiel... L'essentiel... Le plus merveilleux cadeau de son existence.

« Blandine !!!!!!! »

Il hurle, les yeux exorbités, la bouche tordue de douleurs, le corps raidi de terreur.

« Blandine !!!!!!! »

L'essentiel... Et tout lui revient. La torpeur a volé en éclats. Il hurle. La porte s'ouvre brutalement. Deux femmes en blouse blanche apparaissent et lui parlent. Il pleure, tétanisé par le mal dans sa tête, en répétant inlassablement le nom tant aimé. Les deux femmes tentent de le calmer. Tout son corps est enfermé dans une crispation effroyable. Une des infirmières s'affaire sur un doseur et augmente l'écoulement d'un liquide transparent qui goutte lentement d'un flacon.

Il sanglote et s'agite. La douleur a ranimé les connexions éteintes, mais son corps est d'une lourdeur impitoyable. Toute sa volonté, comme une boule compacte, roule jusqu'à sa main et l'anime laborieusement d'un sursaut moribond. Il ne peut en faire davantage. C'est effrayant. Il voudrait se lever et partir. Mais la masse pesante l'assaille de nouveau et enferme son cerveau épuisé dans un brouillard opaque. Il part et tombe dans un gouffre sans murmure ni mouvement, sans odeur ni couleur. Un néant absolu qui l'engloutit... Un avant-goût de la mort. La terreur et pourtant ne rien pouvoir faire. Ce relent immonde de l'impuissance. Longue absence...

Il remonte péniblement. Avec obstination. Depuis longtemps déjà. Du moins, c'est ce qui lui semble. Difficile dans une lumière sans paysage de trouver des repères temporels. Chaque idée, aussi infime soit-elle, lui permet de gagner du terrain, de s'éloigner du puits mortel, de se hisser avec acharnement.

Il finit par s'habituer à ces parois lumineuses qu'il parcourt douloureusement, l'esprit éteint, appesanti par l'aveuglement permanent, anesthésié par l'absence d'indices. Sans cesse, ses pensées tressautent, rompues

par des parasites incontrôlables, des connexions brisées qui le laissent hagard et perdu, désespérément suspendu au-dessus du vide vorace. Aucun raisonnement n'arrive à terme, aucune idée ne trouve d'issue. Elles s'égarer toutes en cours de route, englouties par des nausées vertigineuses, des tourbillons hallucinatoires, des maels-tröms puissants qui engloutissent tout espoir de contrôle. Il aimerait retrouver quelques images habituelles, des souvenirs apaisants, mais son esprit lui paraît vidé de tout. Une épouvantable angoisse, une détresse sans nom, gonflées par la certitude que tout cela est définitif.

Il doit maîtriser quelque chose, imposer sa volonté dans cet univers terrifiant et ne plus se laisser porter par l'absence dans des couloirs sans fin.

Se concentrer sur la respiration. Il approfondit calmement chaque expiration et visualise son corps qui se vide. Inversement, il décide de limiter la quantité d'air absorbé, de se contenter du strict minimum. Peu à peu, avec obstination et rigueur, il parvient à une maîtrise qui le satisfait. Il voit intérieurement, à chaque expiration prolongée, son corps qui se réduit. Il a l'impression de se résorber, de disparaître, de s'enfoncer à l'intérieur de lui-même, d'approcher des espaces inexplorés. L'angoisse du vide s'estompe, la lumière intérieure s'adoucit, elle se nuance et se pare lentement de pastels bleutés. D'échapper ainsi à la lumière aveuglante qui l'épuise le gonfle de joie, mais il n'abandonne pas pour autant sa tâche. Le temps s'est évanoui dans les souffles contrôlés. Il serait incapable de préciser la durée de son travail. Les expirations maintenues et les inspirations abrégées sont ses seuls repères. Toute sa vie y prend forme. Simultanément, à l'impression de descendre en lui-même, il s'aperçoit que ce voyage l'entraîne dans des lumières tamisées qui l'apaisent et accentuent encore le calme de son âme. Il résiste à la joie qui casserait le rythme parfait de ses souffles de vie.

Depuis longtemps, il n'avait connu une paix aussi douce. La lumière bleutée est un océan. Il s'en doutait depuis quelques respirations, mais désormais il en est persuadé. Il flotte sans aucun effort dans un vide liquide totalement silencieux. Il ne distingue aucune risée, aucun mouvement marin. Tout est calme. Mais il est dans l'eau, c'est une certitude. Il nage dans un univers bleu sans vague, ni courant, ni parfum, ni bourdonnement. Un bleu profond, épais comme une peinture insuffisamment diluée. Il progresse lentement. Le bleu gélatineux l'empêche de se mouvoir rapidement.

Un dauphin est apparu. À la première vision de l'animal, il a sursauté. Le mammifère, gracieux et solitaire, a surgi des profondeurs. Des yeux, il le suit, souple et puissant, et soudain, sans explication logique, il découvre le bleu métallique du paysage à travers les regards nostalgiques de son compagnon. Le pouvoir étrange de cette double vue ne l'interpelle pas. Il sent que c'est normal, comme une complicité renouée, une connivence cellulaire qui s'est rétablie. L'animal solitaire est en lui. À moins que ce soit l'inverse.

Solitaire. C'est ce qui le frappe brutalement. Le bleu immense reste incroyablement vide. Le corps fuselé du dauphin, attaché à répéter des ondulations puissantes, vastes arabesques propulsives, parcourt des distances phénoménales, mais jamais ne rencontre âme qui vive. La vie s'est évanouie. L'animal est seul. Terriblement seul. Rien. Pas une algue, pas un coquillage, pas un poisson. Ni de congénère.

Le bleu se charge de nuées sombres. La nostalgie devient tristesse. L'animal, lentement, comme alourdi par le poids de son épouvantable solitude, s'enfoncé vers les profondeurs éteintes. Le froid s'insinue dans son corps fatigué. Rien. Il n'y a rien. Qu'une immensité totalement vide. Et lui. Est-ce suffisant pour continuer à nager ainsi sans fin ?

Seul avec soi-même. S'agit-il d'ailleurs d'une compagnie réelle ou d'un subterfuge du langage ?

Il s'enfonce. Les ténèbres l'engloutissent et investissent son âme figée par le froid. Sa respiration s'évanouit peu à peu. Il ne remontera plus. Ici, au moins, la paix est totale. Les lumières agressives sont bannies. C'est une tombe idéale. Loin des fureurs du monde. Il s'abandonne. Et s'enfonce, s'enfonce... Longue absence...

Il ouvre les yeux sur le mur blanc de la chambre. Il ne sait pas ce qui l'a ramené. Il ne le voulait pas. Il a mal aux jambes. La gauche est engourdie et picote. Ce sont des démangeaisons désagréables qu'il voudrait éliminer. Sa bouche est sèche. Il passe sur ses lèvres une langue râpeuse.

« Jean... »

Quelqu'un a parlé.

Un visage se penche au-dessus de lui. Les contours sont flous et l'image tremblote. Il a mal à la tête. Des vertiges nauséux tourbillonnent. Toujours les mêmes.

« Jean, c'est moi... Maman.

– Maman ? »

Dans le puits profond de son âme engourdie, il a prononcé le mot adoré, mais aucun son n'est remonté. Le doux visage de Maud lui sourit. Une main chaude se pose sur sa joue. L'image s'est stabilisée et il voit maintenant combien l'inquiétude y domine. Les yeux sont fatigués et pleins de tristesse. Ils s'efforcent d'atténuer leur détresse dans la délicatesse des regards, mais juste derrière les prunelles, la douleur est là. Elle pèse de tout son poids. Il veut parler, mais ça ne sort pas. Les mots, crucifiés dans sa tête martyrisée, ne retrouvent pas le chemin des lèvres.

« Tu veux quelque chose ? demande le doux visage.

– Qu'est-ce que j'ai ? », répond la voix intérieure.

Et devant les mots retenus, bloqués au fond de la gorge serrée, les yeux exorbités crient l'horreur du silence. Les mots sont en lui. Tous les mots. Les plus terribles, les plus inexprimables. Car tout est là. Dans son esprit brutalement éveillé. La lumière aveuglante et les ténèbres froides. Et l'océan d'âmes où Blandine a plongé. Les hurlements au fond de son ventre, au cœur de son âme, sont trop forts. Ce n'est pas supportable. C'est à devenir fou.

Il fond en larmes. Un mur s'est brisé et la marée de douleurs l'emporte. Il ne veut pas de cette chambre, ni de ce mal terrible dans son corps, ni de l'angoisse de ce visage au-dessus de lui, ni de ces lumières artificielles qui le rattachent à la vie. Mais quelle vie ? Blandine est morte. Et à ces mots, il sait que plus rien n'est acceptable.

Des flots ininterrompus de larmes salées coulent sur ses joues et humectent ses lèvres gercées. Des sanglots incontrôlables s'extirpent de sa gorge brûlante. C'est le premier son que son corps relâche, comme un cri de nouveau-né, meurtri par la première bouffée d'air. Son retour à la vie humaine n'est qu'un cri de souffrance. Et l'air qu'il insuffle est chargé des puanteurs de la mort.

« Calme-toi, mon chéri, supplie le visage affolé, j'appelle un médecin. »

Il veut bien d'un médecin et de ses drogues si c'est pour retourner dans les profondeurs. La surface de ce monde le dégoûte et il n'aspire qu'à replonger. Mais il ne veut pas de l'océan d'âmes. Il le rejette de toutes ses forces. Et il maudit Dieu d'avoir créé un tel enfer.

Il se souvient du dauphin et des noirceurs apaisées. Vides, mais apaisées. Il n'a plus d'amour à donner, ni de douceurs à recevoir. Blandine est morte et avec elle, son cœur s'est figé. Ce n'est plus qu'un bloc de marbre, froid comme une tombe. La solitude des ténèbres est un cercueil supportable. C'est là qu'il veut retourner.

Un médecin est entré. Il est là, au-dessus de lui avec ses yeux menteurs, pleins de paroles apaisantes et de mièvreries. Il sait déjà ce que l'homme en blanc va dire, il connaît déjà tous ces mots murmurés qui parlent de courage et de patience, qui affirment que la vie est la plus forte, que le temps fait son œuvre et adoucit les douleurs. Il veut lui cracher à la figure, mais il n'a pas assez de salive. Il ne veut pas lui laisser le temps de se complaire dans le discours rassurant, lui donner la satisfaction dérisoire du devoir accompli. L'homme en blanc va certainement lui dire que ça aurait pu être pire, que d'autres n'ont pas eu sa chance... Et il sortira de la chambre, fier de sa finesse d'esprit, repu de suffisance.

Il connaît déjà tout cela. Il en a déjà tellement souffert. Walter, son père...

Alors, dans ses yeux, il concentre toute sa haine. Les larmes elles-mêmes sont gorgées de colère. Le médecin se recule.

Il sait aussitôt qu'il a gagné, que l'homme en blanc n'est plus le maître.

« Vous ne savez rien de mes douleurs », murmure-t-il péniblement.

La haine en lui le charge de forces neuves, juste assez pour que les mots s'extirpent.

« Alors, ne me parlez pas de courage. Je connais vos discours, je les ai déjà entendus. Vous avez fini votre boulot. Vous m'avez ramené. Maintenant, laissez-moi. La suite ne vous regarde plus. »

Sa voix est un chuchotement haché, mais les mots sont clairs. Sa mère est tombée sur la chaise. Le médecin est statufié.

« Dites-moi clairement ce que j'ai et allez vous occuper de quelqu'un d'autre. Je n'ai rien à faire de votre fausse pitié. »

Le médecin le regarde avec inquiétude.

« Je comprends votre colère, commence-t-il.

– Stop ! coupe-t-il, dans un violent effort. Vous ne m'avez pas écouté. Je ne vous demande pas de me comprendre, vous en êtes incapable. Je veux juste savoir ce que j'ai et ensuite ne plus vous voir. »

Sa détresse réveille son corps endolori et il sent dans sa jambe gauche des douleurs inconnues. Il essaie de glisser l'autre jambe vers sa compagne et ne trouve rien.

« Vous avez été amputé sous le genou. On ne pouvait rien faire d'autre. »

La sanction est tombée. Voilà donc la punition visible. Son âme est brisée d'avoir perdu Blandine et d'en être responsable et sa jambe est partie comme une pièce donnée en gage. Il a perdu son amour et avec elle la montagne. Il ne sera plus guide.

Il entend sa mère qui pleure. Il ferme les yeux en espérant mourir.